



Les rêveries d'un sociologue : Gabriel Tarde et le fragment d'histoire future

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

A LA SEANCE MENSUELLE DU 7 AVRIL 2001

Sans doute ne parle-t-on plus guère aujourd'hui de Gabriel Tarde, sociologue et criminaliste réputé à la fin du dix-neuvième siècle, qui fut tenu pour un pionnier de la sociologie française et l'un des grands penseurs de son temps. Traduit en plusieurs langues, il était, à sa mort, considéré comme l'égal d'Auguste Comte, voire de Darwin : « Depuis la disparition des Taine et des Renan, écrivit alors Henri Mazel dans le *Mercure de France*, aucun homme n'était plus représentatif de notre génie national¹. » Henri Bergson, qu'il a influencé, lui succéda au Collège de France et déclara : « Entre les manifestations les plus originales de la pensée du dix-neuvième siècle, l'historien des idées assignera sans aucun doute une place éminente à la *Philosophie de l'imitation*. »

Né à Sarlat le 12 mars 1843 dans une famille de magistrats et d'hommes de loi, Gabriel Tarde² fit des études de droit et devint, pour de longues années, juge d'instruction dans sa ville natale. Curieux de tout, il s'est tôt passionné pour les études abstraites, les sciences, la philosophie et les mathématiques, ce qui ne l'empêche pas, dans sa jeunesse, de se livrer à de menus travaux littéraires, puisqu'il

¹ «À propos de Gabriel Tarde », *Mercure de France*, LI, 1904, p. 89.

² Ou Gabriel de Tarde. Avant 1789, la famille, fixée très anciennement dans le Périgord, portait la particule, qui lui fut restituée par jugement en 1885. Pour les données biographiques, voir *Gabriel Tarde*. Introduction et pages choisies par ses fils, Paris, Louis-Michaud, s.d. Voir aussi A. Espinas, « Notice sur la vie et les œuvres de Tarde », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, juillet-décembre 1910, LXXIV, pp. 309-422 ; J. Gillard, *Gabriel Tarde*, Bruxelles, Dewit, 1936.

publiera en 1879 un petit recueil de *Contes et poèmes* illustrant les beautés et les légendes du Périgord. Trop philosophe cependant pour être poète, il s'est peu à peu détourné de la littérature pour se vouer aux sciences sociales alors en pleine expansion. Sa pratique professionnelle l'a conduit à s'intéresser de près aux travaux alors fameux des criminalistes italiens, Ferri ou Garofalo et surtout Cesare Lombroso. Ses premières études dans ce domaine parurent en 1886, intitulées *La Criminalité comparée*, auxquelles succède, quatre ans plus tard, sa *Philosophie pénale*³. Au-delà de cette date, il devait se consacrer à la sociologie et multiplier des travaux qui attirent sur lui l'attention des autorités. En 1894, il est nommé, à Paris, à la direction de la statistique judiciaire au ministère de la Justice. L'occasion lui est aussi donnée de répandre ses idées par l'enseignement, tantôt à l'École des sciences politiques, tantôt au récent Collège libre des sciences sociales. Cette époque est celle où il publie ses principales recherches : *Les Lois de l'imitation* en 1890, *La Logique sociale* en 1894, *L'Opposition universelle* en 1896, sorte de trilogie sociologique dont il rassemblera les principes en 1898 dans *Les Lois sociales*. Même contestée, sa réputation est désormais établie. En janvier 1900, il occupe la chaire de philosophie moderne au Collège de France et, en décembre de la même année, il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques. Plusieurs livres jalonneront encore sa carrière jusqu'à la mort de Tarde, le 12 mai 1904. Sarlat rendit hommage à son grand homme en lui érigeant, cinq ans plus tard, un monument⁴.

Dans cette vie bien remplie, les lettres tiennent peu de place. Ses *Contes et poèmes* mis à part, Tarde n'a laissé que le *Fragment d'histoire future*. Composé vers 1879, ce curieux texte, à la fois fantaisiste et philosophique, fut remanié en 1884, publié en 1896 dans la *Revue internationale de sociologie*, repris en 1904 dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, en 1905 dans la *Revue philosophique* et republié en volume. H. G. Wells ne dédaigna pas, en 1905, de préfacer la traduction anglaise d'une histoire dont il a pu retenir quelques données. Tarde a indiqué lui-même l'origine de son inspiration : « Cette fantaisie sociologique [...] a été

³ Sur cet aspect de ces travaux, voir M. Geisert, *Le Système criminaliste de Tarde*, Paris, Domat-Montchrestien, 1935.

⁴ Alfred Espinas prononça le discours de circonstance. Voir *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, LXXIII, 1910, pp. 167-184. Le monument fut inauguré le 12 septembre 1909.

rédigée il y a déjà longtemps, sauf certaines petites retouches. Je n'aurais jamais osé la publier si je n'avais découvert, dans le *Journal* des Goncourt, un passage où ils résumant en quelques lignes une conversation de M. Berthelot, qui aurait prédit comme inévitable, après le refroidissement fatal du soleil, la descente de la civilisation sous terre. Heureux de m'être rencontré de la sorte avec un savant si éminent, j'ai cru dès lors pouvoir risquer cette publication, même dans une revue aussi sérieuse que celle-ci⁵. »Rendant compte de l'ouvrage dans la très austère *Revue philosophique*, G. Palante constata qu'on retrouvait, « sous les amusantes inventions du peintre de la nouvelle humanité, un écho des conceptions générales chères à l'auteur des *Lois de l'imitation*⁶ ». En effet : l'intérêt de ce récit, évocation d'une société imaginaire, est de contenir en germe, sous la forme d'une sorte de conte philosophique, l'essentiel de son système. Mais on risquerait de ne pas en saisir la signification et l'originalité, si l'on ne jetait au préalable un coup d'œil sur les écrits scientifiques de l'auteur.

La pensée de Gabriel Tarde se fonde sur son refus de la sociologie naturaliste du dix-neuvième siècle, inspirée de thèmes évolutionnistes et biologiques lutte pour la vie, adaptation au milieu, inégalité des races qui, au nom des lois de la nature, instaure un darwinisme social. Idéaliste et spiritualiste, Tarde croit au contraire à la nécessité de réfréner les impulsions brutales de la nature, génératrices, dans l'ordre social, de la concurrence et de la guerre. Adversaire du déterminisme et du fatalisme historique, il fait confiance aux grands inventeurs comme forces motrices et directrices de l'histoire ; révéant avant tout l'originalité personnelle, il édifie une sociologie individualiste qui fait une place considérable à l'art et à l'esthétique : « Il n'y a pas de science de l'individuel, écrit-il, mais il n'y a d'art que de l'individuel. » Sur ces bases, il peut passer alors de l'individuel au collectif, c'est-à-dire à la sociologie proprement dite.

Ces idées générales sont développées systématiquement dans ses ouvrages théoriques, dont la succession constitue un enchaînement logique. Dans *Les Lois de l'imitation*, il constate la répétition des phénomènes sociaux par l'imitation. Un

⁵ *Revue internationale de sociologie*, IV, 1896, p. 603. Le texte fut tiré à part, la même année, chez Giard et Brière.

⁶ *Revue philosophique*, XLV, 1898, p. 328.

fait particulier se produit-il, il est aussitôt imité et devient un fait général, susceptible d'analyse et d'étude : « L'être social en tant que social, dit Tarde, est imitateur par essence⁷ », et, parce qu'ils vivent en commun, les hommes ont tendance à reproduire leurs manières de penser, de parler et d'agir. Deux agents sont ici constamment à l'œuvre : si les membres d'une société se ressemblent, ces similitudes sont acquises, inconsciemment, sous l'influence de certains agents de contagion ; celle-ci s'opère par la suggestion, parce que nous avons tendance à imiter autrui, et l'imitation devient ainsi le fait social par excellence et le lien le plus sûr de la société, c'est-à-dire d'« une collection d'êtres en tant qu'ils sont en train de s'imiter entre eux ou que, sans s'imiter actuellement, ils se ressemblent et que leurs traits communs sont des copies anciennes d'un même modèle ». Cette imitation s'étend même au-delà des frontières : les institutions, les organisations analogues de divers pays ne se sont pas constituées spontanément mais, entre les groupes comme entre les individus, par l'imitation.

Celle-ci ne se fait pas au hasard. Selon Tarde, elle se pratique de bas en haut, c'est-à-dire que l'inférieur imite le supérieur : « Les qualités qui, à chaque époque, rendent un homme supérieur, sont celles qui le rendent propre à bien comprendre le groupe de découvertes et à exploiter le groupe d'inventions déjà apparues » (p. 255). Ainsi se comprend le progrès, puisque l'imitation joue dans le sens d'une élévation. Ainsi encore, les individus d'un même groupe social, puis les groupes sociaux eux-mêmes deviennent sans cesse plus semblables les uns aux autres à un moment historique donné dans un passage progressif de l'hétérogénéité à l'homogénéité. C'est bien pourquoi l'idéal de Tarde n'est pas égalitaire : « L'égalité n'est qu'une transition entre deux hiérarchies », le progrès s'accomplissant dans une marche dialectique vers une civilisation un jour unique, fût-ce, peut-être, au prix de conflits imposant finalement un seul vainqueur, comme jadis Rome a imposé sa loi au monde. Enfin, sur la base de cette culture commune, le principe inné d'individuation et de différenciation continuera d'agir, relançant indéfiniment le progrès.

D'autre part, comme la métaphysique aristotélicienne supposant un premier moteur, l'imitation implique celui qui n'imité pas, mais crée, innove, invente : c'est l'idée exposée dans *La Logique sociale*. Les grands inventeurs en matière d'art ou de

⁷ *Les Lois de l'imitation*, Paris, 1890, p. 12.

sciences sont les véritables guides de l'humanité, les agents déterminants de son devenir, l'invention portant, non sur des objets matériels, mais sur des principes neufs en matière esthétique, scientifique, religieuse ou morale. En somme, Tarde récuse le déterminisme tainien selon lequel le génie se manifeste comme expression de la race, du milieu et du moment. Certes, l'ambiance, l'environnement socio-historique jouent un rôle, mais l'inventeur demeure une monade autonome, chaque individu possédant d'ailleurs une ingéniosité, une créativité dont le génie n'est que la qualité supérieure. Par ailleurs, les inventions, au fil des siècles, se sont produites dans un ordre nécessaire, chacune étant conditionnée par celles qui l'ont historiquement précédée. Maître de son destin, l'homme est appelé à créer une grande société fraternelle, non pas égalitaire, mais au contraire indéfiniment différenciée par l'intelligence et hiérarchique, où régnera l'harmonie par la grâce de l'Imitation qui permet aux individus de se subordonner sans se soumettre et de se grouper sans s'identifier⁸ :

Les idées d'invention, d'imitation et de logique sociale nous amènent à la perspective plus rassurante d'un grand confluent futur — sinon, hélas, prochain — des humanités multiples en une seule famille humaine, sans conflit belliqueux. Cette idée du progrès indéfini, si vague et si tenace, ne prend un sens clair et précis qu'à ce point de vue. Dès lors [...] découle la nécessité d'une marche en avant vers un grand but lointain, de mieux en mieux atteint, quoique à travers des reculs apparents mais passagers, à savoir — sous forme impériale ou sous forme impérative, n'importe — la naissance, la croissance, le débordement universel d'une société unique⁹.

Il existe donc, dans tout groupement humain, un phénomène d'interaction entraînant une sorte d'associationnisme des consciences, une recherche d'accord, en même temps que s'y affirment l'irréversibilité de l'ordre des inventions et par conséquent l'irréversibilité de toute évolution sociale. Ce principe permet à Tarde de contester, dans *L'Opposition universelle*, le darwinisme social et la théorie de la concurrence généralisée dans la guerre ou la lutte des classes : le progrès doit naître de l'harmonie des volontés, non de leur opposition. Enfin, dans *Les Lois sociales*, il

⁸ J. Milet, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'histoire*, Paris, Vrin, 1970, p. 371.

⁹ *Les Lois de l'imitation*, 2^e éd., Paris, 1895, pp. xviii-xix.

suggère une dialectique, non des contraires, mais des complémentaires à l'œuvre dans les sociétés : la répétition est assurée par le jeu de l'imitation ; l'opposition — non brutale — consiste à se distinguer, à inventer ; l'adaptation enfin est la faculté qui rend possibles l'harmonie et la coordination¹⁰. En conséquence — c'est l'idée du criminaliste dans *La Philosophie pénale* — le criminel n'est pas, comme chez le positiviste Lombroso, un fou ou un sauvage, prédestiné par sa complexion physiologique, mais un être manquant d'identité personnelle ou de similitude sociale¹¹.

Ces théories, développées par Gabriel Tarde jusqu'à la fin de sa vie, sont déjà présentes, d'une manière en quelque sorte intuitive, dans ce *Fragment d'histoire future* rédigé vers 1879, au moment où il exorcise ses velléités littéraires dans ses *Contes et poèmes*. À la différence d'autres penseurs utopiques de la même époque, comme Herzl ou Hertzka, chez lui la vision précède le concept, l'image se fixe avant l'idée. A cet égard, le *Fragment* est bien une fantaisie philosophique destinée à définir le fait social et le romanesque n'est ici que le véhicule des idées.

Sous une forme volontiers humoristique qui souligne la distance que l'auteur tient à conserver par rapport à sa fiction, l'œuvre se présente comme un récit d'anticipation, à la mode dans ces années où l'uchronie — temporelle — remplace l'ancienne utopie spatiale. Au terme de cent cinquante années de guerre, l'humanité du vingt-deuxième siècle a réussi à instaurer la paix universelle et l'État unique. La misère et la faim ont disparu, la médecine a jugulé les maladies ; grâce aux progrès des sciences et des techniques, le travail a cessé de peser sur l'homme et d'entraver ses possibilités : « Les travailleurs volontaires qui existent encore passent trois heures à peine (par semaine) aux ateliers internationaux, grandioses phalanstères où la puissance de production du travail humain, décuplée, centuplée, outrepassé toutes les espérances de leurs fondateurs¹². » En revanche, la culture est décadente : on n'invente plus, on copie. Les langues nationales ont disparu au profit du grec ancien et toute création littéraire originale a fait place à l'imitation

¹⁰ On trouvera un résumé satisfaisant des principes de Tarde sous la plume de R. Worms (qui ne dissimule pas son désaccord sur certains points) dans « La Philosophie sociale de Gabriel Tarde », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, LX, juillet-décembre 1905, pp. 121-156 ; voir aussi A. Espinas, *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, LXXIV, 1910, pp. 309-422.

¹¹ Voir A. Matagrin, *La Psychologie sociale de Gabriel Tarde*, Paris, Alcan, 1910.

¹² *Fragment d'histoire future*, Paris-Lyon, A. Storck, 1904, p. 15.

de Sophocle ou d'Euripide parodie du traditionnel culte du classicisme : pseudo-culture sclérosée que n'enrichit aucun apport nouveau. Sur le plan politique, cette société du confort matériel et du rendement, de « la prospérité niveleuse et amollissante » a imposé une pesante monotonie démontrant que « la supériorité des hommes d'État n'est que la médiocrité élevée à la plus haute puissance » (p. 23-24) et fait son idéal de la société bourgeoise en vénérant une statue de Louis-Philippe : « Le meilleur gouvernement est celui qui s'attache à être si parfaitement bourgeois, correct, neutre et châtré, que personne ne puisse plus se passionner ni pour ni contre » (p. 25).

Soudain, ce monde où l'on s'ennuie est bouleversé par un cataclysme. À la fin du vingt-cinquième siècle, le brusque refroidissement du soleil provoque une nouvelle ère glaciaire qui, en peu de temps, entraîne la perte de l'humanité. Toute vie animale et végétale s'éteint, les océans se condensent en formidables blocs de glace, l'air même devient irrespirable. Des milliards d'habitants de la planète ne survivent que quelques milliers d'individus réfugiés en Arabie où ils attendent la mort. Tout semble perdu quand Miltiade propose une solution : renoncer à la surface de la terre, devenue inhabitable, et organiser une existence souterraine, un « néo-troglodytisme ». La chaleur puisée dans les entrailles du globe sera transformée en énergie, la chimie fournira à tous les besoins et la nourriture sera assurée pour des siècles par les milliards de cadavres d'animaux congelés dans les glaces. Le temps est venu, explique Miltiade, « de retremper l'homme à sa source, d'opérer le rapatriement profond de l'âme exilée » (p. 47). Cette proposition acceptée, on se hâte de creuser des galeries et d'y descendre ce qui subsiste des musées et des bibliothèques. C'est le début de « l'ère salutaire » et du véritable progrès :

Quelle stupeur, en effet, et quelle extase ! On s'attendait à un sépulcre, et on ouvre les yeux dans les plus brillantes et les plus interminables galeries d'art qui se puissent voir, dans des salons plus beaux que ceux de Versailles, dans des palais enchantés où toutes les intempéries, la pluie et le vent, le froid et la chaleur torride sont inconnus ; où des lampes sans nombre, soleils par l'éclat, lunes par la douceur, répandent perpétuellement dans les profondeurs bleues leur jour sans nuit ! (p. 62).

Inutile désormais de poursuivre l'ancestrale lutte épuisante contre une nature qui asservissait l'homme et l'empêchait de se consacrer à lui-même et à son épanouissement, admirable résultat obtenu — on retrouve ici le principe qui sera énoncé dans les œuvres théoriques — « par une idée qui, partie un jour d'un cerveau individuel, d'une cellule de ce cerveau, d'un atome ou d'une monade de cette cellule, a mis en fermentation le globe entier » (p. 68). Certes, l'équilibre n'a pas été atteint d'emblée, les vieilles habitudes persistant quelque temps. Il y a eu des violences, des affrontements, mais on comprit enfin « qu'il n'y a pas de milieu entre la bataille et l'amour, entre se tuer et s'embrasser. Nous avons commencé par nous battre, nous nous embrassons maintenant », rapprochés par une solidarité que ne contrarie plus l'égoïsme individuel.

Le succès de la cité souterraine consiste, explique Tarde, « dans l'élimination complète de la Nature vivante, soit animale, soit végétale. [...] Soustrait à toute influence du milieu naturel où il était jusque-là plongé et contraint, le milieu social a pu révéler et déployer pour la première fois sa vertu propre. [...] Il s'agissait en quelque sorte de savoir ce que deviendrait l'homme social livré à lui-même, mais abandonné à lui seul, pourvu de toutes les acquisitions intellectuelles accumulées par un long passé de génies humains » (p. 74-75). Se développe à présent une « humanité toute humaine » appelée à tout tirer « de son propre fonds ». Toute dépendance a disparu et bien loin sont les temps où les populations étaient assujetties au travail du paysan et de l'ouvrier, eux-mêmes divisés par des intérêts divergents. L'ancien monde ne connaissait pas les authentiques rapports sociaux, mais seulement des rapports de concurrence et de sujétion, alors que la société renouvelée se fonde sur le principe d'imitation :

Le rapport de l'ouvrier à son patron, de la classe ouvrière aux autres classes de la population, et de ces classes entre elles, était-ce un rapport vraiment social ? Pas le moins du monde. Des sophistes qu'on appelait économistes [...] avaient accrédité, il est vrai, cette erreur que la société consiste essentiellement dans un échange de services ; à ce point de vue, tout à fait démodé du reste, le lien social ne serait jamais plus étroit qu'entre l'âne et l'ânier, le bœuf et le bouvier, le mouton et la bergère. La société, nous le savons maintenant, consiste dans un échange de reflets. Se singer mutuellement, et, à

force de singeries accumulées, différemment combinées, se faire une originalité : voilà le principal (p. 77-78).

La dépendance et la plupart des besoins disparus, l'asservissement au matériel est devenu négligeable, ce qui permet l'essor de qualités jusqu'ici ignorées ou laissées sans emploi et l'éclosion des personnalités :

La part du nécessaire se réduisant à presque rien, la part du superflu a pu s'étendre à presque tout. Quand on vit de si peu, il reste beaucoup de temps pour penser. Un minimum de travail utilitaire et un maximum de travail esthétique : n'est-ce pas la civilisation même en ce qu'elle a de plus essentiel ? La place que les besoins retranchés ont laissée, les talents la prennent, talents artistiques, poétiques, scientifiques [...] devenus de véritables besoins acquis, mais *besoins de production plutôt que de consommation* (p. 80-81)

Dès lors, au fil des années, la vie s'organise, infiniment plus riche qu'autrefois. Les arts et les sciences se rénovent, l'activité esthétique remplace la production utilitaire, la technique permet la construction de cités grandioses, reliées par des voitures et des trains électriques. Tout patriotisme s'est éteint avec les nationalismes de jadis, l'homme s'est raffiné et urbanisé, il n'y a plus ni guerres, ni police, ni lutte des classes. Surtout, les valeurs ont changé. Des cités de peintres, de sculpteurs, de physiciens, d'écrivains, de psychologues se multiplient. Tout au plus a-t-on dû renoncer, Tarde n'oubliant pas l'humour, à maintenir une cité de philosophes, « par suite notamment des troubles continuels causés par la tribu des sociologues, les plus insociables des hommes ». Le monde nouveau a compris la véritable destinée de l'homme, qui n'est pas d'accroître, au prix de conflits incessants, une prospérité matérielle étendue au plus grand nombre :

L'erreur, reconnue à présent, des anciens visionnaires appelés socialistes, était de ne pas voir que cette vie en commun, cette vie sociale intense, ardemment rêvée par eux, avait pour condition *sine qua non* la vie esthétique, la religion partout propagée du beau et du vrai ; mais que celle-ci suppose le retranchement sévère de force besoins corporels ; et

que, par suite, en poussant, comme ils le faisaient, au développement exagéré de la vie mercantile, ils allaient au rebours de leur but (p. 83-84).

L'exercice du pouvoir lui-même, la bénigne direction de cette société ne sont plus dévolus à la richesse ou à la force et l'archaïque système démocratique, fondé sur la loi du nombre, paraît bien obsolète. L'élu est celui qui emporte l'admiration unanime, car « on est jugé par ses pairs et d'après ses œuvres, non par des incompetents et d'après ses prouesses électorales » (p. 89). Dans ce système, la défaite elle-même n'a rien d'humiliant, en raison du principe essentiel de l'imitation entraînant l'identification à l'individu supérieur : « Un électeur qui est un élève, un électeur qui est un admirateur intelligent et sympathique, s'identifie à son élu. Or, c'est le caractère propre de notre République *généocratique*, de reposer sur l'admiration, non sur l'envie sur la sympathie, non sur la haine — sur l'intelligence, non sur l'illusion » (p. 89). Les rapports humains ne supposent plus la hiérarchie, mais une harmonie sociale consentie par tous. Aussi l'amour est-il universel, quoiqu'il ait fallu s'imposer une rigoureuse politique malthusienne. Les unions sont réglementées, les femmes n'appartenant qu'à ceux qui ont prouvé leur supériorité par la production de quelque chef-d'œuvre ou une invention originale : « Le droit d'engendrer est le monopole du génie et sa suprême récompense, cause puissante d'ailleurs d'élévation et de sublimation de la race » (p. 106). Seules comptent désormais l'invention, la créativité individuelle. Certes, il demeure, dans cette cité idéale, des esprits inféconds, mais ils respectent l'aristocratie des esthètes et des créateurs et subordonnent spontanément leurs capacités médiocres tout en s'inspirant de l'exemple des esprits supérieurs, animant ainsi l'humanité d'un continuel mouvement ascensionnel déterminé par l'imitation.

Est-elle cependant affranchie de tout atavisme ? Ce bonheur, cette perfection même suffisent-ils à combler ses besoins inconscients ? Il reste dans l'homme comme un résidu de l'animal lié au milieu et produit, quoi qu'il fasse, de la nature qu'il a reniée, incapable de cette absolue épuration de toute compromission avec la vie organique. « Et cependant, conclut Tarde, le croirait-on ? Malgré sa beauté, son harmonie, son incomparable douceur, notre société aussi a ses réfractaires. Il est, çà et là, des irréguliers qui se disent saturés de notre essence sociale trop pure et à si haute dose, de notre société à outrance et forcée. Ils trouvent notre beau

trop fixe, notre bonheur trop calme. » La raison suffit-elle pour se satisfaire de ce monde des abîmes, de ses années sans saisons, de ses jours sans nuits, de ses cités sans campagnes ? Chaque année, au printemps, une nostalgie irrésistible s'empare de certains, envahis d'un indéfinissable *taedium vitae*. Certains vont même jusqu'à se hisser à la surface pour contempler le monde extérieur et tomber aussitôt, pétrifiés par le froid intense. C'est que l'esthétisme ne va pas de soi et que subsiste un regret du biologique et de l'organique. Si l'humanité tend la perfection, est-elle faite pour la vivre ?

On aura reconnu dans cette fable une sorte d'application des théories de Gabriel Tarde. Ici se décèle la pensée qu'il précisera dans *Les Lois de l'imitation*. À l'origine, un inventeur, Miltiade, un cerveau original entraînant l'imitation, celle-ci à son tour se diffusant par la contagion. Cette personnification un peu simple traduit chez Tarde la réaction antidéterministe, affirme une philosophie de la liberté contre une philosophie de la nécessité universelle. Il y a, comme il dit, « de l'irrationnel à la base même du nécessaire ». En même temps se fait jour sa contestation antinaturaliste contre l'effort de la science du dix-neuvième siècle pour réinsérer l'humanité dans l'ordre naturel. On a eu tort de s'imaginer qu'on pouvait, par l'étude des organismes, découvrir des lois applicables au développement de la société¹³. Pour Tarde au contraire, les sociétés ne sont pas identiques aux organismes : l'esprit social, pour se développer, doit précisément échapper aux contraintes de la vie organique. L'homme doit, non pas accepter mais dépasser la nature et dominer, orienter sa propre évolution. Autrement dit, le troglodytisme est un symbole du progrès de l'humanité dans sa vie intérieure et la conquête de son autonomie. De là sa devise, empruntée aux anciens mystiques : *ab exterioribus ad interiora*, dont tout le récit est comme l'expression métaphorique, la descente de l'humanité dans les profondeurs de la terre et y trouvant la véritable « béatitude » représentant la descente de chacun au plus profond de soi : « Ensevelissons-nous pour ressusciter. » S'intérioriser ne signifie pas cependant chez Tarde le repli sur soi, mais l'affranchissement des servitudes extérieures, matérielles, biologiques, au profit du déploiement des intelligences et de la vie spirituelle. Perspective singulièrement idéaliste, dont on ne s'étonnera pas qu'elle

¹³ C. Bouglé, « La Société sous la terre », *Revue bleue*, 18 mars 1905, p. 336.

n'ait pas fait école ni qu'elle n'ait guère inspiré le développement ultérieur de la sociologie.

On voit en effet comment Gabriel Tarde aboutit à l'exaltation de l'individu, à une sorte de métaphysique individualiste en même temps qu'à un système aristocratique de suzeraineté des êtres supérieurs, créateurs suscitant autour d'eux, par la loi de l'imitation, l'évolution et le progrès constant d'une société qui respecte et encourage la diversité des aptitudes, librement cultivées pour le bonheur de tous. Désormais, les rapports sociaux se fondent sur les affinités et non plus sur les oppositions, sur la complémentarité et non sur la concurrence. Faut-il y croire ? Tarde pousse à l'extrême sa rêverie ascétique d'une humanité toujours plus dépouillée et indépendante de toute extériorité, au point que la mort heureuse apparaît comme le degré suprême du cheminement de l'être vers la paix : « La mort nous apparaît comme un détronement libérateur, qui rend à lui-même le moi déchu ou démissionnaire, redescendu en son for intérieur où il trouve en profondeur plus que l'équivalent de l'empire extérieur qu'il a perdu » (p. 120). Ne s'est-il pas même trouvé un penseur — « le chef de l'école à la mode en sociologie » pour imaginer la fin du dernier survivant de cette société qui, peu à peu, décroît en nombre comme elle croît en supériorité spirituelle ?

Il faut lire le portrait, largement retouché, qu'il retrace du dernier homme, seul survivant et seul héritier de cent civilisations successives, réduit à lui-même et se suffisant à lui-même au milieu de ses immenses provisions de science et d'art, heureux comme un Dieu parce qu'il comprend tout, parce qu'il peut tout, parce qu'il vient de découvrir le vrai mot de la grande énigme, mais mourant parce qu'il ne peut pas survivre à l'humanité, et, au moyen d'une substance explosible, d'une puissance extraordinaire, faisant sauter le globe avec lui, pour ensemençer l'immensité des débris de l'homme ! (p. 125.)

Cette étrange fantaisie d'un sociologue non conformiste rejoint ainsi les préoccupations d'utopistes contemporains et l'on ne s'étonne pas que l'auteur de la célèbre *lime Machine* se soit intéressé au *Fragment d'histoire future* au point de lui consacrer une préface. L'un et l'autre partent des mêmes données, mais pour les interpréter de manière différente. Tous deux s'appuient sur des théories scientifiques que Tarde conteste et dont Wells a tiré des conclusions désespérantes. La première est la loi de l'entropie, formulée en 1852 par Lord

Kelvin en thermodynamique : la somme d'énergie utile dans l'univers sera constamment réduite par la diffusion de la chaleur. Wells en déduit l'image désolante du monde désert et glacé de l'an 30 000 000 sous un soleil qui s'éteint, et ruine le mythe d'une humanité indéfiniment ascendante. La seconde est celle du transformiste Thomas Huxley, qui, interprétant les théories darwiniennes, soutient que le processus évolutionniste est aveugle et ne justifie pas la foi dans un progrès : c'est ce qu'illustre chez Wells le peuple dégénéré des Eloïs, qui démontre que celui qui survit n'est pas nécessairement le « meilleur ». À ce déterminisme, Tarde oppose, en idéaliste, la conviction que l'évolution des espèces peut être dirigée et orientée. Ce sera encore, en 1921, le propos de G. B. Shaw dans *Back to Methuselah*, sous-titré « Pentateuque métabiologique », qu'il donnait pour « une Bible de l'évolution créatrice » et où il développait la conception d'une véritable mutation dirigée par l'espèce elle-même : expression, selon Jean Rostand, d'un « mysticisme biologique » où se fondent en effet métaphysique et biologie.

Il serait erroné, cela va de soi, de prendre à lettre ce *Fragment d'histoire future*. Tarde n'est pas Morris, ni Bellamy ou Wells. Ce qu'il suggère dans cette fantaisie de philosophe et de sociologue, c'est l'illustration de théories générales sur le sens de l'évolution et la nature des rapports sociaux, tout comme *Candide* était pour Voltaire une manière de discuter la philosophie leibnizienne du Tout est bien. L'utopie n'est pas ici prophétie, mais modèle heuristique et spéculation théorique où l'affabulation a permis au sociologue, le temps d'un songe, de concrétiser sa pensée.

Copyright © 2001 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Raymond Trousson, *Les rêveries d'un sociologue : Gabriel Tarde et le fragment d'histoire future* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008.
Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson070401.pdf>>